

UNE PEUR.

FOLIE - VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR M. P^{re} TOURNEMINE,

K

Représenté pour la première fois, à Paris,
le 17 septembre 1836.

PRIX : 6 SOUS.



PARIS.

**JULES LAISNÉ, LIBRAIRE, GALERIE VERO-DODAT, 1.
MORAIN, FAUBOURG ST-MARTIN, 43.**

1836.

PERSONNAGES.



ACTEURS.

M. BONNEAU, manufacturier.
ROGUIN, amant d'Elisa.
JOSEPH, apprenti.
JOLIVET, portier.
ELISA, nièce de M. Bonneau.
M^{me} FENOUILLET, garde-malade.
BOULARD, beau-frère de Bonneau.
LOLO, ouvrier maçon.

MM. HENRI.
FOURNIER.
FERDINAND.
BLUM.
M^{lle} EMMA.

} **Travestis joués par ROGUIN.**

La scène se passe au Havre, dans la maison de M. Bonneau.

Par autorisation du ministre, pour le chef
de la division des beaux-arts,

Le chef du bureau des théâtres,

Imprimerie de J.-R. MEVREL, passage du Caire, 54.—(NOBIS et MAILLET.)

UNE PEUR,

folie-vaudeville.

Le théâtre représente une chambre. A droite du spectateur, au premier plan, une fenêtre; au deuxième une porte de sortie. A gauche à la même hauteur, l'appartement de Bonneau. Au fond, l'entrée principale, des sièges, une table garnie de fioles, de bouteilles à sirop, un grand fauteuil de malade.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, seul.

Il achève de balayer la chambre.

L'joli agrément! placez-vous donc chez des marchands pour apprendre le commerce! on vous met à faire les commissions, à balayer les magasins, les chambres... comme ça vous induit bien un jeune homme!.. comme ça lui ouvre les dispositions... surtout quand il n'en a déjà guères!.. enfin, moi, par exemple, qu'est-ce que j' sais?.. rien du tout... et cependant j'en ai t-il entrepris de ces états.

Air : *l'Etabli resto garçon.*

On n'a vraiment pas plus d' guignon,
Dans tout c'que j' fais j'ai du déboire,
Nia qu' pour manger, dormir et boire
Que j' peux me vanter d'être un fier luron.

Oui, c'est là l' seul métier, (*bis*) l' seul métier auquel je suis bon :

On m' four' dans la boulangerie,
J' n'y pouvais pas gagner mon pain,
J' lâch' ça, j'embrass' l'épicerie
Et j' me mets bien mieux dans l'pétrin.
J' tâte d' la bouckerie,
Ça n'était pas d' mon goût,
Et dans la droguerie
Je n' mordais pas du tout...

On n'a vraiment pas plus d' guignon, etc.

J' me mets dans l'vin , mais comme un nègre
 J'avais du mal : j' quitt' sans façon ,
 Et j' me jette ensuit' dans l' vinaigre ,
 Comme un véritable cornichon .

On m'vant' la menuis'rie ,

Bêt'ment , j' donn' dans l' panneau ;

J'entreprends le tana'rie ,

J' gagne un' maladi' d' peau...

On n'a vraiment pas plus d' guignon , etc.

Et plus souvent que je resterai encore ici , chez m'sieur Bonneau!.. depuis que j' suis dans sa *manufacture* de percale , c'est ça que je jette un beau coton ! et puis c'est qu'il est ennuyeux , et bizarre !.. et bête !.. et crédule !.. je gage quéque chose que si on veut , on est dans le cas de lui persuader qu'il deviendra pot à beurre , ou ben qui tournera en bourrique . Et ses lubies , ses peurs continuelles , d'infirmités qu'il n'a pas !.. un original d'homme qui , je suis sûr , a une santé de cheval , et qu'a la chose de se croire attaqué de toutes les maladies possibles . A-t-il chaud , il craint une fluxion de poitrine ; a t-il froid , c'est un rhume ; qu'il tousse , il se croit *poumonique* ; et si le sang lui porte à la tête , il se figure que c'est une fièvre *célébrale* !.. hier encore , parce que son nez bourgeonnait , ne nous a t-il pas soutenu que c'est qu'il allait avoir la rougeole ?.. et il achète des drogues ! il avale des pillules , des poudrés !.. enfin je ne sais pas même comment qu'il y tient : c'est que s'il tombait réellement malade , ça tomberait terriblement mal ; l'ouvrage de la fabrique qui va le diable ; et le mariage de sa nièce dont il signe le contrat , à ce matin midi... (*Entendant du bruit et remontant au fond.*) Tiens , v'là justement m'sieur Roguin le futur... ah ! mon Dieu ! lui qu'est toujours si jovial , comme il a la mine longue !

SCÈNE II.

JOSEPH, ROGUIN, *ce dernier entre précipitamment, il porte un sac de nuit contenant divers effets.*

ROGUIN, *se tournant vers la porte.* A t-on vu un animal de portier comme ce Jolivet !.. exécuter vil et passif , des caprices d'un vieillard âgé , despotique et ridicule ! vouloir m'empêcher de pénétrer jusqu'à celle qui règne sur mon âme ; moi , Roguin , artiste lampiste , breveté pour les lampes *aéro-hydro-lico-chimiques* ! moi , dont le sang est aussi combustible que le fluide qui alimente le lumineux produit de mon invention !.. heureusement le facteur est venu l'appeler à sa loge , et il n'a pas eu plutôt les talons tournés , que zeste... et me voilà.

JOSEPH. Comment il vous a fallu user de *susterfuge*... ah ! ça, il est donc fou ? vous qui connais, vous qui, en épousant mademoiselle Lisa, allez devenir le neveu de la maison.

ROGUIN. Erreur, Joseph ! espérance imaginaire, rêve chimérique !.. il a passé terriblement de potées d'eau sous le pont, depuis deux jours ; M. Bonneau ne veut plus de moi.

JOSEPH. Ah bah ! et à propos de quoi ?

ROGUIN. Que sais-je ! les mauvaises langues sont si médisantes ! on lui a peut-être dit du mal de moi, il l'aura cru et il m'en a cuisé.

JOSEPH. Ah ! j'y pense, c'est la chanson qu'on a composée dernièrement sur lui, et qui l'a tant vexé... comme vous en faites aussi, et que, du reste, vous ne vous gênez pas trop non plus pour le tourner en ridicule, peut-être bien qu'il sera imaginé...

ROGUIN. J'en suis innocent comme l'enfant qui vient de naître.

JOSEPH. Eh ! ben, alors, faut qu'il soit joliment girouette ! je lui ai entendu dire vingt fois : M. Roguin, c'est un parti superbe ! et un homme éclairé ; le plus fort lampiste de toute notre ville du Havre.

ROGUIN. Je crois bien ; quel lustre cette union jetait sur sa famille ! ma recherche devait lui aller comme un gant.

JOSEPH. Ça, c'est vrai que les deux fesaient la paire.

ROGUIN. Et c'est au moment même de conclure, qu'il vient changer d'idée ?.. qu'il brise, qu'il renverse, qu'il casse tout.

JOSEPH. Ça n'a pas de nom.

ROGUIN. Si, si, ça en a un... c'est une abomination.

Air : Vaud. des deux Turenne.

Vit-on jamais une insulte plus forte ?
 Jusqu'avant hier, me laisser dans l'erreur !
 Je n'aurais rien, s'il m'eût mis à la porte
 Avec égard, politesse et douceur ;
 Mais rompre ainsi, c'est vraiment une horreur.
 Sa conduite m'irrite et m'offense :
 Peut-on mettre moins d'ménagemens ;
 Pour un loyer de deux cents francs
 On s'y prévient six semaines d'avance.

Mais il ne sait pas ce que peut entreprendre un caractère éminemment irritable, auquel, loin de l'abattre, les obstacles montent la tête !

JOSEPH. Dites donc, monsieur Roguin, lui qui vous a mis de-

hors, si vous pouviez le mettre dedans, c'est ça qui serait une bonne farce.

ROGUIN. C'est justement mon dessein, toutes mes mesures sont même déjà prises, et si j'avais seulement un compère...

JOSEPH. Lorient ?..

ROGUIN. Eh ! non, un homme dévoué ; quelqu'un qui pût me servir, s'entendre avec moi ; ce qu'il faut enfin pour réussir.

JOSEPH. Bon ! bon ! bon !.. je ne comprends pas.

ROGUIN. C'est pourtant bien simple : tu sais actuellement que je veux me venger, lui, jouer un tour, le mystifier enfin ; si tu allais l'en prévenir, il se tiendrait sur ses gardes...

JOSEPH. Et vous ne réussiriez pas ; je comprends ça.

ROGUIN. Eh ! bien, retourne la chose.

JOSEPH. Quelle chose ?

ROGUIN. Au lieu de lui divulguer mes projets, cache-les-lui.

JOSEPH. Bon.

ROGUIN. Ignorant mes manœuvres, point de doutes qu'il ne prête le flanc....

JOSEPH. Quel flanc ?

ROGUIN. Prêter le flanc, cela signifie qu'il ne pourra se garantir des coups que je veux lui porter, et alors...

JOSEPH. Bien ! bien, vous voulez lui administrer..

ROGUIN. Mais non, je veux seulement profiter de sa crédulité et des extravagances que j'aurai soin qu'elle lui fasse commettre, pour l'amener à se repentir de la sottise qu'il m'a faite, et à m'offrir lui-même la main de mon Ébisa. Comprends-tu maintenant ?

JOSEPH. Très bien, très bien... ah ! ça, mais le compère.

ROGUIN. Eh bien ! ce sera toi ; et alors, en cas de succès, je te promets... cent francs ; ça te tente-t-il.

JOSEPH. Si ça me tente ?.. j'crois ben !

ROGUIN. Par exemple, il faudrait que tu m'aidasse en conscience : voyons, puis-je compter sur toi ?

JOSEPH. Pour vous *aidasser* ?... oui, oui, oui ; à ce prix là, mais je vous *aidasserais* à je ne sais quoi !.. dites donc, avez-vous aussi besoin du père Jolivet ? le portier... c'est ben le particulier le plus javote et le plus méchant que je connaisse, mais je gage que je le mets pour nous avec la moitié de ce que vous venez de me promettre.

ROGUIN. Non, je n'aime pas cet homme : chaque fois que je passe devant sa loge, il me jette par son œil de bœuf un regard de

Judas... ton aide me suffira; et pour commencer à éprouver ton zèle, tu vas porter de suite à mon Éliisa, ce billet qui doit l'instruire....

JOSEPH. A présent ?.. ah ! c'est impossible, faudrait traverser la chambre du bourgeois, et comme il est encore au lit, je me mettrais dans de beaux draps !.. eh ! mais, tenez, l'hasard vous sert à souhait, car justement la v'là.

SCENE III.

Les Mêmes, ÉLISA.

ROGUIN, allant vivement à elle. Chère Éliisa, vous savez les ordres cruels de votre tyran d'oncle ?.. il m'a chassé, il veut que je renonce au bonheur de vous voir; mais j'ai déjà mis la vigilance de son cerbère en défaut; et maintenant que je suis dans la place, maintenant que c'est entre lui et moi une guerre déclarée, daignez pour soutenir mon courage, m'assurer que vous verrez avec joie ma victoire ?

ÉLISA. Méchant, ai-je donc besoin de vous dire combien ses procédés envers vous m'affligent ! combien je maudis son entêtement et sa bizarrerie ?.. voyez je n'ai fait que pleurer depuis qu'il m'a signifié que je ne devais plus penser à vous.

JOSEPH, d part. Pauvre petite ! c'est pourtant vrai que ses yeux bleus sont tout rouges.

ROGUIN, à Éliisa. Oh ! rassurez-vous, tout espoir n'est pas encore perdu.

ÉLISA. Quel peut-être le vôtre, puisqu'il n'a pas même voulu s'expliquer sur les motifs de cette fatale rupture.

ROGUIN. Les instans sont trop précieux pour que je puisse vous détailler mon projet; ce qu'il importe seulement que vous sachiez, c'est que tout ce qui arrivera d'ici à quelques heures, n'aura lieu que d'après mes plans et par ma seule volonté; et qu'enfin le journal qui lui sera remis ce matin, comme ceux qu'il a lus depuis deux jours....

M. BONNEAU, dans la coulisse. Joseph !.. donne-moi donc mes pantoufles, je ne peux pas me lever.

JOSEPH. Ah ! mon Dieu ! le v'là qui s'éveille... (*Répondant.*) Tout de suite, monsieur, tout de suite.

ÉLISA, d Roguin. Éloignez-vous.

ROGUIN, d Joseph. Donne moi la clé de ta chambre, et viens m'y joindre le plus tôt possible, afin que je puisse t'expliquer...

JOLIVET, dans la coulisse. Joseph !..

JOSEPH. Allons bien ! v'là que nous tombons de canif en syllabe, à présent ! c' t'animal de Jolivet qui m'appelle aussi. (*At-*

lant au fond.) Je l'entends qui monte, cachez-vous vite derrière c'te porte.

Il désigne à Roguin celle de la chambre de M. Bonneau, restée ouverte depuis l'entrée d'Élisa, et celui-ci s'y blottit avec elle.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, JOLIVET.

JOLIVET. Joseph!.. (*L'apercevant.*) Voyons, prends moi ça, c'est une lettre de trois sous, et le journal du bourgeois, que l'on vient d'apporter.

JOSEPH, regardant la lettre. Tiens, y a dessus très pressée.

JOLIVET. Pardine! c'est ben pour ça que je monte, puisque j'ai ordre de ne pas quitter ma porte; aussi dès que j'ai eu jeté mon coup d'œil de dessus l'article politique, l'article tribunaux, et l'article variétés... ah! à propos de variétés, c'est dans le *lunéro* d'aujourd'hui, qu'il y en a des fameuses bêtises! pauvre M. Bonneau! si ça ne le met pas sans sus dessous!.. mais je redescends ben vite, parce qu'un portier, c'est comme un soldat, vois-tu, quand il a reçu une consigne, il faut qu'il l'exécute, ou ben! qu'il se démissionne et qu'il cherche une autre loge; v'là mon opinion... à revoir.

JOSEPH, *à part.* Je n'ose pas seulement lui répondre adieu; rien que sur ce mot-là, il serait capable de bavarder encore une heure.

Jolivet sort.

SCÈNE V.

Les Mêmes, excepté JOLIVET.

JOSEPH, *à Roguin qui sort de sa cachette.* Nous en v'là débarassés; maintenant crainte de nouvelle surprise...

Air de la Galepade.

Séparons-nous,
Partez, dépêchez-vous,

Patience,

Espérance;

Montez promptement

A mon logement

J'vous r'joins dans un moment.

ROGUIN, *à part.*

L'espoir de m'venger,

Me rend déjà l'âme ravie;

A l'faire enrager,

Comm' je vais me dédommager!

JOSEPH, *de même.*

D'apprenti, d'matin,

M' v'là dev'nu valet d'comédie,

Flaneur et malin,

J'suis sur mon véritabl' terrain.

ENSEMBLE.

JOSEPH.

Séparons-nous, etc.

ROGUIN.

Du sort jaloux

Maint'nant j' brave les coups ,

Patience ,

Espérance ;

Je gagne lestement

Ton logement ,

Toi, viens dans un moment.

ELISA.

Du sort jaloux

Ne bravez pas les coups ;

Patience

Espérance

Ne soyez pas imprudent ,

Et prompt'ment

Gagnez son logement.

M. BONNEAU, dans la coulisse. Eh bien ! Joseph, dépêche-toi donc, je me refroidis en t'attendant.

JOSEPH, prenant des pantoufles qu'il lui porte. Voilà ! voilà !.. Il quitte la scène et reparait presque aussitôt ; pendant ce tems Roguin s'esquive par la porte à droite. et Élisabeth retourne se cacher derrière celle de gauche, attendant pour rentrer, que son oncle se lève.

SCENE VI.

JOSEPH, ÉLISA, M. BONNEAU.

JOSEPH, précédant ce dernier de quelques pas. Voyons, à présent c'est ses fioles, ses sirops, ses pastilles.... oh ! quelle scie patriotique !.. (Tandis qu'il va prendre sur la table, une fiole et une cuiller, Bonneau sort de sa chambre et Élisabeth disparaît sans être vue. Joseph continuant à son maître qui vient de se jeter dans un grand fauteuil.) Eh ! ben, m'sieur Bonneau, ça va mieux à ce matin ?

M. BONNEAU. Oui, joli mieux !.. j'ai l'esprit dans une agitation !.. cette affreuse maladie qu'annonçait hier mon journal ; ce mariage de ma nièce, que j'ai été forcé de rompre ; ses jérémiades qu'il m'a fallu entendre... tout cela m'a fait passer une nuit !.. rien que huit heures et demie de sommeil !... et quel sommeil, encore !.. sans bouger de la même place, sans faire

seulement le plus petit rêve... une espèce de léthargie, mon pauvre Joseph !

JOSEPH. Eh ! ben, vous vous plaignez ? mais c'est tant mieux au contraire ; à preuve que vous avez la mine rougeode comme une cerise.

M. BONNEAU. Eh ! parbleu ! c'est bien là ce qui m'inquiète ; je préférerais être jaune comme un coing, du moins je ne serais pas toujours dans la crainte d'un coup de sang.

JOSEPH. Allons, v'là autre chose à c' t'heure!.. mon Dieu, mon Dieu, êtes vous drôle, allez!.. vous dormez bien, vous êtes gros et gras...

M. BONNEAU. Je suis gras ! je suis gras !.. rien ne prouve que ce soit plutôt de la graisse que de l'enflure... si par exemple j'étais ce qu'on appelle hydro...

JOSEPH. Hydrolique ?

M. BONNEAU. Imbécile!.. hydrolique!.. est-ce que je suis une machine?.. c'est hydropique que je veux dire.

JOSEPH. Taisez-vous donc, vous êtes *kytropique* comme moi, voyez-vous.

M. BONNEAU. Tu crois?.. j'ai pourtant senti quelquefois des douleurs dans les jambes...

JOSEPH. C'est le manque d'exercice.

M. BONNEAU. C'est peut-être bien aussi la goutte... sais-tu que si ça se portait à la poitrine... Ah ! mon Dieu ! j'éprouve juste en ce moment des oppressions.....

JOSEPH. C'est des tiraillemens : vous vous mettez à la diète sans rime ni raison.

M. BONNEAU. Sans rime c'est vrai, mais sans raison....

JOSEPH. Voulez-vous vot' cuillerée?..

M. BONNEAU. Non, donne-moi mon flacon.

JOSEPH. Vot' vinaigre des quatre voleurs?.. n'y en a plus.

M. BONNEAU, vivement. Il n'y en a plus!.. mais cours donc vite m'en acheter chez Lambert, misérable!.. est-ce que je peux m'en passer?..

JOSEPH. Parbleu ! ne v'là-t-il pas encore un si fameux médicament, pour aller le chercher si loin ! vous avez comme ça confiance dans un tas de charlataneries !.. voulez-vous parier que je vous donne la recette pour en faire tout de suite, qui sera tout aussi sur ?

M. BONNEAU. Toi?.. vandale !.. massacre !..

JOSEPH.

Air : Vaud. d'Amour et Mystère.

Sans m' mettre au nombre des docteurs,
 C' qui s'rait d'une bêtise extrême,
 Vot' vinaigre des quatr' voleurs,
 J'vas vous apprendre à l'fair' vous même :
 Comprenez seulement,
 V'là mon raisonnement,
 Nia pas treut' six manières...
 Prenez du vinaigr' tout bonn'ment,
 Chez quatre apothicaires.

M. BONNEAU. Ah! la bonne plaisanterie... grosse bête!.. voyons, donne-moi une prise; pars vite, et si tu t'amuses en route... (*Joseph n'ayant pas compris, et lui mettant sa tabatière presque sous le nez, il éternue plusieurs fois avec violence.*) Eh! bien, qu'est-ce que tu fais, donc!.. veux-tu bien serrer cela... risquer de me faire casser quelque vaisseau!.. de me donner une hémorragie... je te demande une prise, c'est le petit paquet que je prends chaque matin.

Il éternue encore.

JOSEPH. Que le bon Dieu vous bénisse!.. fallait donc me dire vot' poudre, alors! (*M. Bonneau continuant le même jeu, tandis qu'il va chercher sur la table.*) Allez, allez... allez toujours, ça vous dégage le cerveau...

M. BONNEAU, *éternuant toujours.* Ouï... mais... ça me... ah! ah! une crampe d'estomac!..

JOSEPH, *revenant à lui.* Dans l'estomac? dame, c'est peut-être la faim...

M. BONNEAU, *effrayé.* Comment la fin!.. ah! ah! je t'en prie Joseph, ne me quitte pas... je crois que je vais perdre connaissance...

JOSEPH, *lui frappant dans les mains.* Perdre connaissance!.. allons donc, c'est une faiblesse, ça, m'sieur Bonneau...

SCENE VII.

Les Mêmes, **ROGUIN,** *en costume de vieille femme. Il porte une chaufferette et un grand ridicule,*

ROGUIN, *entrant.* Ah! mon Dieu! eh! ben j'arrive à temps, à ce qu'il parait... (*A Joseph, tout en posant tranquillement sur une chaise les objets qu'il porte.*) Laissez, laissez, jeune homme, chacun son métier, ça me connaît, ça...

JOSEPH. Vous voyez ben qu'il se trouve mal...

ROGUIN. Il va se trouver mieux tout-à-l'heure; une simple tasse d'eau, jetée sur le visage, et je vous promets...

M. BONNEAU, vivement. Hein?.. quelle est cette femme?.. que veut-elle?..

JOSEPH. Je ne la connais pas... (*A part, en reconnaissant Roguin qui lui fait des signes d'intelligence.*) Ah! c'est m'sieur Roguin... satané farceur, va, quelle diable d'idée a-t-il?

ROGUIN. Là, vous voyez bien que le v'là revenu à lui, ce pauvre cher homme. Vet' servante, monsieur... c'est moi, mame Fenouillet, la garde-malade... vous savez bien?..

M. BONNEAU. La garde!.. qu'est-ce qui a été chercher la garde?

JOSEPH. Ce n'est pas moi.

M. BONNEAU. Eh! bien, demande-lui donc qu'est-ce qui l'envoie, alors.

JOSEPH, d Roguin en s'efforçant de ne pas rire. Monsieur demande qu'est-ce qui vous envoie?

ROGUIN, feignant de nepas entendre. Depuis combien j'exerce? ah! bon Dieu! y a plus de trente ans!.. oh! je suis connue, et je n'ai pas besoin de me vanter; je suis bien sure que dans sa lettre, mame Boulard, sa sœur, lui aura dît tout le bien qu'elle pense de moi.

M. BONNEAU, d Joseph. Comment, est-ce que tu aurais reçu...

JOSEPH. Oui, oui, une lettre de la poste... y a même dessus très pressée... est-ce drôle je n'y pensais plus...

Il cherche dans toutes ses poches,

ROGUIN. Pauvre chère femme! elle aurait bien voulu m'avoir pour soigner son pauvre cher homme!

M. BONNEAU, vivement. Hein?.. est-ce que Boulard serait malade?

ROGUIN. Mais je ne pouvais pas, j'avais reçu de *airs* ailleurs.

M. BONNEAU. Je vous demande comment va Boulard?..

ROGUIN. Cependant comme à c' t'heure il est mort...

M. BONNEAU. Qui ça, Boulard?

ROGUIN. Dites donc, dites donc, ne criez pas si fort, j'ai l'oreille un peu dure, mais je ne suis pas sourde, entendez-vous.

M. BONNEAU, impatienté, mais parlant plus bas. Qu'est-ce qui est mort? Boulard?

ROGUIN. Hein?..

M. BONNEAU, hors de lui. Oh! quelle patience! (*Criant plus fort.*) Qui est-ce qui est mort... répondez-donc?

ROGUIN. Eh ! bien, celui où j'avais reçu des *airs* ; et alors...

JOSEPH, *trouvant la lettre sur la table.* Ah ! la v'là... je l'avais mise avec vot journal...

ROGUIN, *lui arrachant des mains ce dernier objet qu'il présentait aussi à M. Bonneau.* Ah ! un journal ! moi qu'aime tant les nouvelles !

Il va s'asseoir, place sa chaufferette, se passe des bouts de manches et après avoir tiré des lunettes de son sac il se met à lire.

M. BONNEAU, *prenant vivement la lettre.* Eh ! donne donc vite, imbécile !.. (*Il brise le cachet et regardant les caractères.*) C'est singulier ce n'est pas là l'écriture... (*Lisant tout haut.*) » Mon cher frère, c'est la main tremblante et la tête brisée d'in-
» quiétude, que je vous trace ces lignes... (*Parlant.*) Ah ! alors je conçois. (*Continuant à lire.*) « Depuis que nous ne nous som-
» mes vus, mon mari est au plus bas. (*Parlant.*) Ah ! mon Dieu ! (*Continuant.*) « Le malheureux est pris par cette maudite ma-
» ladie qui commence à régner dans la ville, et qui nous a été
» apportée, à ce qu'on dit, par un vaisseau, dans une balle
» de coton. (*Parlant.*) Sainte Vierge !.. (*Il lit.*) « Ce qu'il y a
» d'extraordinaire, c'est qu'il est changé à ce point, que pour
» moi même, il est méconnaissable. De mince qu'il était, il est
» devenu monstrueux ; et le plus désolant, c'est qu'il rit ou
» pleure avec une facilité inconcevable, ce qui est, assure-t-on,
» un symptôme de fin prochaine. (*S'interrompant.*) Est-il possible !.. en voilà une de maladie *phénoménale* !.. dis-donc, Joseph, la mort... pour rire...

JOSEPH, *vivement.* Pour tout de bon ?.. (*Regardant Roguin, et rassuré par les signes qu'il lui fait.*) Bien ! bien ! je comprends, c'est pour lui faire peur.

M. BONNEAU, *continuant sa lecture.* « Post-scriptum. Comptant
» vous rendre un imminent service, je vous adresserai dans la
» matinée, madame Fenouillet, garde-malade aussi sûre qu'in-
» telligente ; employez-la, et ne négligez aucune précaution, si
» vous ne voulez attraper ce mal encore plus vite qu'un autre.
(*Parlant et dans la plus vive agitation.*) Oui certes, j'en prendrai... ce pauvre Boulard ! lui qui se portait si bien, il y a seulement quatre jours !.. Joseph, mon journal... sans doute il doit indiquer des mesures...

ROGUIN, *à Joseph qui lui prend le journal.* Il ne faut pas lui laisser voir ça au moins, dans l'état où il est, il y aurait de quoi le tuer !

M. BONNEAU, *vivement.* Me tuer !.. ah ! mon Dieu ! est-ce que cette feuille contiendrait des détails encore plus positifs ?..

ROGUIN, *à Joseph.* Là, vous voyez ben que j'avais raison .

regardez dans quel état qu'il est, rien seulement que pour ce qu'il vient de lire déjà... voyons, voyons, faut le coucher.

M. BONNEAU. Comment me coucher ?.. eh bien ! il serait fort, par exemple !

ROGUIN. Qué qui dit ?..

JOSEPH. Il dit qu'il ne veut pas.

ROGUIN. Eh ben ! on va les lui ôter ses bas.

JOSEPH, *criant plus fort*. Je vous dit qu'il ne veut pas.

ROGUIN. Bah ! bah ! nous le coucherons de force. J'en ai ben vu d'autres que lui, mon Dieu ! et j'en suis venue à bout tout de même : aidez-moi seulement un peu, vous allez voir...

M. BONNEAU. Ne m'approchez pas...

ROGUIN. Qué qui dit ?

M. BONNEAU, *le singeant*. Qué qui dit ! qué qui dit !.. a-t-on jamais vu une pareille garde ?.. elle me rendrait plus malade que je ne suis : une sourde qu'un coup de canon ne ferait pas boncher !.. je veux qu'elle s'en aille ; je ne veux plus la voir.

ROGUIN. Qué qui dit ?

JOSEPH, *criant très fort*. Il dit que vous ne lui convenez pas ; qu'il vous chasse, quoi !

ROGUIN, *s'emportant*. Me chasser, doux Jésus !.. et à propos de quoi ?.. (*A Bonneau.*) Dites donc, dites donc, monsieur, n'y a que la canaille que l'on chasse, entendez vous ? elle est encore bonne-là, mame Boulard, m'avoir fait perdre mon tems, et trimballer mes pauvres affaires pour rien !.. (*Se préparant à partir.*) Mais je m'en moque : vous pensez ben que dans un moment comme celui-ci, je ne manquerai pas d'occupation ? et de la plus douce et de la plus lucrative ; entendez-vous, mon brave homme ? me chasser !.. me chasser !.. un malade comme vous ? je ne voudrais pas le garder quand on me dqnnerait le *redouble*.

ENSEMBLE.

Air : *du Galop de la Tentation.*

M. BONNEAU, JOSEPH.

Ne ^{me} lui rompez plus la tête,

Il ^{me} lui tarde d'en finir :

Qu'à décamper on s'apprête,
Et pour ne plus revenir.

ROGUIN.

Vous êtes un malhonnête !
Pourquoi m'a-t-on fait venir ?
Mais à partir je suis prête,
Et pour ne plus revenir.

ROGUIN.

Tout doux n' faisons pas d'esclandre,
 Nia pas besoin d'insister;
 Nous n' pouvons pas nous entendre,
 Le plus court est d'nous quitter.

ENSEMBLE.

Ne nous rompez plus la tête, etc.
 Vous êtes un malhonnête, etc.

Roguin sort.

SCÈNE VIII.

M. BONNEAU, JOSEPH.

M. BONNEAU, *encore furieux*. Ouf!.. elle a bien fait de s'en aller!.. (*A Joseph.*) Voyons toi, maintenant, lis-moi cet article de journal... quand je devrais en avoir une apoplexie, il faut que je sache...

JOSEPH, *cherchant le passage dont il s'agit*. C'est pas déjà si facile, c'est des petites lettres comme tout... ah! voilà: (*Lisant.*) « Nous avons dit dans...

M. BONNEAU. Comment nous avons dix dents?

JOSEPH. Eh ben! qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire, j'en ai ben trente-deux, moi...

M. BONNEAU. Il ne peut y avoir cela.

JOSEPH. Voyez vous même...

M. BONNEAU, *lisant*. Nous avons dit dans nos deux derniers numéros.

JOSEPH. Eh ben! qu'est-ce que je viens de lire?

M. BONNEAU. Tu as lu nous avons dix dents..

JOSEPH. Dame! vous ne me laissez pas finir ma phrase. (*Continuant.*) « numéros... qu'une maladie académique... (*Se reprenant.*) Non, je me trompe, épidémique... que l'on croit venir de l'Inde... (*Parlant.*) Ah! ça vient d'Inde... (*A part.*) Farceur de M. Roguin, va!.. (*Il continue.*) « Avait déjà frappé plusieurs individus, qu'il a fallu porter à l'hô...

M. BONNEAU. Porter à l'eau?.. il ne peut pas y avoir ça, l'eau!

JOSEPH, *parlant*. Attendez donc... (*Lisant.*) « A l'hô...pital.

M. BONNEAU. A la bonne heure.

JOSEPH, *continuant à lire*. D'après les observations qui ont été faites dans l'hô...pital, il par...ait que le ri... et le lar...

M. BONNEAU, *impatiente*. Comment le riz et le lard... (*Lui arrachant le journal.*) Stupide!.. comme s'il se pouvait... (*Lisant lui-même.*) « Il paraît que le rire et le larmoiment sont les symp-

» tômes les plus sûrs de cette maladie, à laquelle, par cette cir-
 » constance même, on a donné lenom de fou-rire, ou de fièvre
 » lacrymale, selon le caractère sous lequel elle s'annonce.
 (Après avoir lu.) Quelle horrible nouvelle! (Allant et venant.)
 Et que faire!.. o'est parfaitement d'accord avec cette lettre...

JOSEPH, *à part*. Il ne s'occupe plus de moi, allons rejoindre M. Roguin.

Il sort.

SCÈNE IX.

M. BONNEAU, *seul*, puis ensuite **ÉLISA**.

M. BONNEAU, *sans s'apercevoir de l'absence de Joseph, et se laissant tomber dans son fauteuil*. Le fou-rire! la fièvre lacrymale!.. c'est que ma sœur a raison, je suis capable d'attraper cela plus vite encore qu'un autre!.. heureusement je crois être à-peu-près à l'abri du premier danger: je n'ai guère sujet d'être gai. et on ne me chatouillera probablement pas pour me faire rire; et quant à l'autre, je perdrais mes plus chers parens, mes meilleurs amis, ils peuvent bien être sûrs d'une chose, c'est que je ne leur donnerais pas une larme, par exemple!

ÉLISA, *entrant*. Bonjour mon oncle, comment vous sentez-vous, aujourd'hui?

M. BONNEAU. Mais... comme à l'ordinaire... (*À part*.) Je n'ose lui rien dire de crainte de l'effrayer; et toi, mon enfant?

ÉLISA. Oh! moi je suis bien chagrine, allez! et je pleurerais presque de bon cœur.

M. BONNEAU, *vivement*. Pleurer!.. pleurer!.. ne t'en avise pas au moins!..

ÉLISA. Ne croyez-vous pas que j'ai envie de rire?

M. BONNEAU. Garde-t-en bien aussi!.. Ah! mon Dieu! est-ce que la pauvre petite...

ÉLISA. C'est votre faute; car enfin sans les vilaines idées qui vous sont venues, à l'heure qu'il est, M. Roguin serait mon mari.. oh! je suis bien malheureuse!

Air : Musique de M. Feisthamel.

Vous m'aviez dit : ton mariage
 Me plait, et réjouit mon cœur;
 Puis bientôt, changeant de langage,
 Vous avez détruit mon bonheur,
 Il fant au gré de votre envie,
 Renoncer à de tels amours :
 Vous ordonnez que je l'oublie
 Et pourtant (*bis.*) je l'aime toujours!

Selon vous, ce n'est qu'un perfide,
 Un traître, et son délire est faux,
 Un vil intérêt, seul, le guide,
 Il a même tous les défauts.
 Envain je cherche en ma mémoire,
 Moyen de rompre nos amours,
 Hélas ! j'ai fait tout pour vous croire...
 Et pourtant (*bis*) je l'aime toujours.

M. BONNEAU. Ah ! cependant, ma chère nièce...

SCÈNE X.

Les Mêmes, **JOSEPH**, puis **ROGUIN**.

JOSEPH, *accourant*. M'sieur Bonneau ! m'sieur Bonneau !.. ah ! ben en v'là une visite à laquelle vous ne vous attendez pas ! m'sieur Boulard que je viens de rencontrer dans l'escalier.

M. BONNEAU, *très surpris, et à part*. Boulard !.. ah ! mon Dieu ! et si cette maladie était contagieuse... (*Haut.*) Éliisa, rentrez vite dans votre chambre.

ÉLISA. Mais mon oncle...

M. BONNEAU, *la poussant dans sa chambre*. Rentrez, vous dis-je... (*À Joseph, après la sortie d'Éliisa.*) Et toi, par précaution, cours me chercher un médecin.

JOSEPH. Comment vous, qui jusqu'à c' t'heure n'avez jamais voulu.

M. BONNEAU. Va m'en chercher un : n'importe lequel, et pourvu qu'il arrive assez tôt, encore !

JOSEPH. V'là qu'est dit, j'y vas.

Joseph sort, à ce moment Roguin paraît.

ROGUIN, *entrant (redingote claire, gilet blanc, culotte noisette, bas blancs, souliers gris, tête légèrement chauve, chapeau à larges bords; il est monstrueusement gros)*. Comment il est midi, et tu n'es pas encore prêt ; à quoi penses-tu, donc ?

M. BONNEAU, *reculant à sa vue*. Quoi c'est là, Boulard ?.. ah ! mon Dieu ! mais il est plus que méconnaissable !

ROGUIN. Eh ! bien, tu ne réponds pas ?.. ah ! je comprends, tu es étonné du changement qui s'est fait en moi ; hein, quel progrès, depuis trois jours ?.. ils disent que c'est une maladie qui vient de l'Inde, je crois plutôt que ça vient de la graisse.

M. BONNEAU. Pauvre Boulard ! tu souffres n'est-ce pas ?

ROGUIN. Non, pas trop positivement ; mais j'éprouve des émotions, des impressions, des sensations si différentes !..

tiens, tu vois bien, tout à l'heure je n'y pensais pas du tout, et voilà que maintenant...

Il rit et pleure.

Air :

(*Pleurant.*)

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

Qu'est-c' que c'est donc qu' ça ?

Quelle infamie

D' maladie,

(*Riant*)

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

Quel mal, est c' lui-là,

Et qu'est-ce qui m'en guérira!

Pour comprendre mes alarmes,

Figur' toi qu'lors que ça m' prend,

j'ris, j'ris, j'ris, comme un enfant

Où bien je pleure à chaud's larmes.

Ah, ah, ah, etc.

Et où sont les mariés? cette bonne petite Élisabeth. (*S'attendrissant.*) Elle doit être bien émue, bien agitée!.. (*Pleurant.*) Je conçois ça; c'est une chose si importante dans la vie! et puis d'ailleurs une pauvre jeune personne... j'étais pourtant de même quand j'épousai ta sœur!.. (*Se remettant.*) Après tout, cependant, il y a aussi un beau côté: on a une belle toilette, on se fait remarquer à l'église, on est la reine du bal, et! puis... et! puis... (*Riant.*) Ah! ah! ah!.. oh! oh! la rate!

M. BONNEAU, *à part.* Il rit, il pleure, tout cela ensemble; ça a quelque chose d'affreux!

ROGUIN, *appelant.* Élisabeth! Élisabeth!..

M. BONNEAU, *à part.* Ah! mon Dieu! que fait-il?

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *accourant.* Mon oncle!

ROGUIN. Où est ton prétendu, mon enfant? est-il prêt? parlons-nous?

M. BONNEAU, *à part.* Je suis au supplice.

ÉLISABETH. Mon prétendu? mais vous ne savez donc pas...

ROGUIN. Quoi donc?

ÉLISABETH. Mon oncle l'a chassé, mon mariage n'a plus lieu.

ROGUIN, *riant.* Chasser Roguin, ah! ah! ah! est-ce que c'est possible!

ÉLISA. C'est très possible, puisque c'est vrai.

ROGUIN, pleurant. Chasser Roguin ! rompre une union si bien assortie ! mais démens-là donc, démens-là donc, Bonneau.

M. BONNEAU. Pourquoi, puisque c'est exact.

ROGUIN, pleurant. C'est exact ? et que t'avait fait cet intéressant jeune homme ? un garçon plein de talents, de qualités, de mérite !.. tu ne vois donc pas que tu auras fait le malheur de cette enfant ?

M. BONNEAU. J'ai des raisons...

ROGUIN. Tu n'en a pas de raison ; car si tu venais à être atteint de la maladie dont tu vois sur moi-même les tristes ravages, tu la laisserais donc seule, et sans appui ? (*Se remettant.*) Oh ! il n'en sera pas ainsi : je vais assembler un conseil de famille ; et nous te ferons interdire, vois-tu... (*Pleurant.*) Chasser Roguin ! un si bon ! un si honnête jeune homme !.. (*Riant.*) Ah ! ah ! mais c'est de la folie !.. (*Pleurant.*) C'est affreux !.. c'est infâme !..

Air Suisse.

C'est une chose incroyable,

Agir de cette façon ;

Mais de c'tour abominable,

Bien sûr nous aurons raison.

Plus entre nous

D'liens d'famille ;

Toi, pauvre fille,

Pour ton époux,

Je te le donne pour certain

Tu n'auras que Roguin..

(*Pleurant.*)

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !

(*Riant.*) Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah ! *bis.*

Il sort.

M. BONNEAU, hors de lui. Va t-en au diable... (*A Élis.*) Et vous, mademoiselle, nous verrons ce que vous retirerez de cette scène, et si l'on pourra se passer de mon consentement.

Élisa rentre dans sa chambre.

SCÈNE XII.

M. BONNEAU, seul.

Un conseil de famille ! pauvre infortuné ! d'ici à ce qu'il soit nommé et qu'il s'assemble, tu es bien sûr de ne pas y être,

toi!.. pourvu qu'avec sa visite il ne m'ait pas apporté... (*Il va ouvrir la fenêtre et s'asseyant.*) J'étrangle!.. je suffoque,.. je suis dans une colère! une agitation!.. je parie que mon pouls donne au moins cent vingt pulsations par minute. Et cette buse de Joseph, qui n'est pas là!.. Que faire, quel parti prendre?.. c'est que le péril est certain, imminent!..

Air : Vaud. du Charlatanisme.

Hélas! que vais-je devenir,
 Ah! je le sens, je perds courage;
 Mon Dieu, mon Dieu, déjà finir,
 Et je n'ai que soixante ans d'âge!
 Par un épouvantable sort,
 Voir clôturer ses destinées,
 C'est bien douloureux, c'est bien fort,
 Lorsque l'on sent qu'on voudrait vivre encor
 Un' bonne trentaine d'années!

ROGUIN, dans la coulisse. Eh! Larose!.. une truellée au sas!

M. BONNEAU. Qu'est-ce que c'est que ça? il y a des maçons?.. (*Il s'avance vers la fenêtre et recule effrayé à la vue de Roguin qui se présente à lui en costume de manœuvre.*

SCÈNE XIII.

M. BONNEAU, ROGUIN.

ROGUIN, entrant.

Air : Rataplan, plan, plan, plan, plan.

Gâchons, gâchons, gâchons, gâchons;
 Vive le plâtre, les moëllons!
 Gâchons, gâchons, gâchons, gâchons,
 Car c'est le siècle des maçons.

On abat dans la guerre
 On construit dans la paix,
 Aussi l' mal de la pierre
 Fait d'immenses progrès.
 La r'nommée est légère;
 Les moëllons sont plus lourds;
 La gloire est passagère,
 Les moëllons dur' toujours.

Gâchons, etc.

Bonjour, m'sieur Bonneau.

BONNEAU. Quel est cet homme de plâtre ?

ROGUIN. Vous n' me reconnaissez pas?.. Le petit Lolo, l' fils du père Dufour, vot maître maçon ?

M. BONNEAU. Ah! c'est toi... ne t'approche pas tant, je t'en prie.

ROGUIN. Ah! oui, parce que je suis blanc, n'est-ce pas?..

M. BONNEAU. Tu pourrais bien dire gris!

ROGUIN. Gris? . vous croyez?.. au fait ça se pourrait ben, je me sentais tout-à-l'heure des étoiles dans l'œil... je suis *melon* comme ça, pour me *pouffarder* d'un rien!.. je ne sais pas plus boire qu'une mouche, quoi! pour une seule bouteille de rouge, à deux... et deux litres de blanc... et puis une autre bouteille de rouge; mais celle-là ne compte pas, c'était du cachet vert; du via à vingt...

M. BONNEAU. Imprudent! et tu ne crains pas dans un état pareil...

ROGUIN. De grimper sur l' *planchemar*? bah! bah! est-ce que je ne suis pas habitué!.. après ça, aujourd'hui, c'est comme qui dirait... une circonstance *fort cuite*; figurez-vous, mon cher..

M. BONNEAU. Comment, mon cher?

ROGUIN. Eh ben oui, mon cher, c'est un mot qui se dit... figurez-vous que j'étais, que je déjeunais ben tranquillement: pour lors, v'là qu'il y avait un homme... c'est à dire, ça n'était pas un homme, c'était un chiffonnier: v'là donc que mon chiffonnier est dérangé dans l'exercice de ses fonctions, par un gros décime chien, qu'était avec un petit bonhomme, qui se met à aboyer après lui.

M. BONNEAU. Qui ça, le petit bonhomme ?

ROGUIN. Non, le chien... pour lors, moi je regardais, mais comme ça ne me regardait pas, je ne disais rien de plus... tout à coup, v'là que mon chiffonnier, vous y flanque une *mornifle*.

M. BONNEAU. Au chien ?

ROGUIN. Non, au petit bonhomme... pour lors, moi qu'aime la justice, et qu'est un peu rageur, je me lève tranquillement, et, dis donc, que je lui dis...

M. BONNEAU. Au petit bonhomme ?

ROGUIN. Non, au chiffonnier... pourquoi que tu distribues des calottes à c' t'enfant? c'est par ce qu'il est moins fort que toi, capon, que je lui dis, toujours tranquillement; eh! ben, touche z'i encore, tu vas voir, que je lui dis...

M. BONNEAU. Au chiffonnier?..

ROGUIN. Non, au petit bonhomme... savez-vous ce qu'il me répond?

M. BONNEAU. Qui, le petit bonhomme?

ROGUIN. Eh! non, le chiffonnier...

M. BONNEAU. Eh! bien, qu'est-ce qu'il te répond?

ROGUIN. Ce qu'il me répond?.. il ne me répond rien; mais il me saute sur le corps; et dame v'là que nous nous trempions une soupe!.. mais une soupe!.. une soupe de Limousin, quoi!..

M. BONNEAU. C'est très drôle!

ROGUIN. V'là qu'le petit bonhomme au chien, qu'était pas une bête, s'avise alors de lâcher deux ou trois czis czis à son animal, qui vous z'happe mon chiffonnier à une place!.. ah! y avait de quoi rire tout de même, allez!

M. BONNEAU, riant. Ah! ah! je crois bien!.. (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je fais donc!.. j'écoute ce drôle, je ris, et j'oublie...

ROGUIN, continuant. Pour lors, comme ensuite que ça été fini, les passans nous ont séparés, et que mon chiffonnier m'a offert de prendre un verre de vin pour nous remettre, en réponse de quoi, j'ai fait venir une bouteille, p't'être que de verre en bouteille et de bouteille en verre, c'est comme ça que j'aurai attrapé le coup de soleil que j'ai... mais je flâne là, encore, et faut que j'aille...

Il veut remonter sur la fenêtre et chancelé.

M. BONNEAU. Prends donc garde, malheureux, tu vas te rompre le cou.

ROGUIN. Bah! bah! et l'équilibre donc?.. c'est que c'est d'la besogne de presse, voyez-vous; c'est chez vot mitoyenne, mame Joubert... ah! mais j'y pense, vous qu'êtes aussi un craintif, parbleu! faut que je vous dise l'idée qui y est venue pour se garantir de l'évasion d'la maladie qui court...

M. BONNEAU, vivement. Un moyen!.. ah! s'il était vrai!.. parle, parle, mon Lolo...

ROGUIN. Figurez-vous qu'elle fait murer extérieurement toutes ses portes, toutes ses fenêtres; elle va être là, dans sa chambre, comme dans une vraie petite boîte. Fameuse; hein, l'idée?

M. BONNEAU. Comment...

ROGUIN. Vous ne comprenez pas?.. puisque c'est une mauvaise air qui règne, en l'empêchant d'entrer...

M. BONNEAU, vivement et avec joie. C'est juste! ah! je suis sauvé, et c'est le ciel qui t'envoie! . Lolo, je t'en supplie, fais-en autant pour moi, mon garçon?..

ROGUIN. Si vous voulez, ça ne sera pas long: j'ai vu des pla-

tras dans vot cour, et y a là, justement en bas, une douzaine de camarades, qui, tout-à-l'heure nous demandaient de l'ouvrage.

M. BONNEAU. Eh ! bien, va les mettre à la besogne ; et pour qu'ils se pressent encore davantage, promets-leur de ma part vingt francs de pour boire.

ROGUIN.

Air: Tyn émeute légère.

V'là qu'est conv'nu, j' vous laisse,
Comptez sur nous maint'nant ;
Si vous t'nez vot promesse
De nous, vous s'rez content.

M. BONNEAU.

Mets-y d' la conscience,
Bouche tout, n'oubli' rien...

ROGUIN.

J'vous en répons d'avance,
Pour bouché, vous l's'rez bien.

ENSEMBLE.

ROGUIN.

V'là qu'est conv'nu j'vous laisse, etc.

M. BONNEAU.

V'là qu'est conv'nu, j' te laisse,
J' compte sur toi, maint'nant ;
Si tu tiens ta promesse,
De moi, tu s'ras content.

Roguin sort par la fenêtre.

SCENE XIV.

M. BONNEAU, seul, puis ensuite **ELISA**, **JOSEPH**, **JOLIVET**.

M. BONNEAU, seul. A présent que je suis un peu plus rassuré, hâtons-nous de donner de nouveaux ordres. (*Appelant.*) Elisa ! Joseph ! Jolivet !..

On entend répondre en même temps au-dehors.

ELISA. Mon oncle !

JOLIVET. Monsieur !

JOSEPH. Voilà ! voilà !..

Ces trois derniers personnages entrent chacun par une issue différente.

CHŒUR.

Air. : *Ça viendra. (Des Poletais.)*Nous voilà, *ter.*

Dites, pour vous plaire,

Que faut-il faire ?

Nous voilà *ter.*

Parlez, et chacun obéira.

M. BONNEAU.

Causons sans embarras,

Et dans tous les cas,

N' vous effrayez pas...

ELISA.

Parlez, qu'avez-vous ?

JOLIVET.

Et que pouvons-nous,

JOSEPH.

Pour vous contenter.

M. BONNEAU.

Il vous faut m'écouter.

CHŒUR.

Nous voilà, etc.

JOLIVET, *d part.* Je gage qu'il va encore nous rabâcher que que bêtise... ce qu'il a lu dans sa gazette, par exemple.

JOSEPH. Voyons, portier, silence.

M. BONNEAU, *s'asseyant et avec émotion.* Mes enfans, vous savez tous que depuis deux jours, le plus grand danger...

JOLIVET, *éclatant de rire.* Là, j'en étais sur. Ah ! ben en v'là encore un de fameux conte !

M. BONNEAU, *se levant.* Impertinent !.. oser démentir...

JOLIVET. Eh ! oui, un conte ! que vous y croyez, vous qu'a le cerveau creux et l'estomac vide, c'est possible ; mais moi, qui dans les cancons du quartier, n'en ai pas seulement entendu proférer la moindre syllabe, je dis que c'est des ragots, et v'là mon opinion, voyez-vous.

M. BONNEAU. Ta ! ta ! ta ! ta !.. vous êtes un entêté, un vieux fou ; j'ai mille preuves de ce que je dis ; et il faudra bien que vous vous soumettiez aux précautions générales que j'ai prises, car mes maçons qui exécutent en ce moment mes ordres...

JOSEPH, *qui se tourne, et aperçoit un ouvrier en train de boucher la fenêtre.* Eh ben ! mais c'est que c'est vrai !

JOLIVET, *allant aux portes du fond et à celle du côté droit déjà en partie murées.* Comment v'là qu'on nous claquemure ?

ÉLISA. Mais c'est nous enterrer tout vifs.

M. BONNEAU. C'est vous sauver, au contraire.

JOSEPH, à part. V'là une plaisanterie qui tourne drôlement par exemple!

JOLIVET, furieux. M. Bonneau, c'est de l'oppression, c'est de l'arbitraire, ça! car vous n'avez pas le droit de m'emprisonner, entendez-vous!

M. BONNEAU. Jolivet, ne vous révoltez pas....

Air : Quelle vive et tendre folie. (Du Chiffonnier.)

C'en est assez, que l'on finisse,
Ici, c'est un point reconnu,
Il faut que chacun m'obéisse
Car je suis le maître absolu. *bis.*

JOLIVET.

C'est une affreuse tyrannie
C'est violer le droit des gens :

JOSEPH.

C'est une horreur, une infamie.
C'est un véritable guet-à-pens.

ENSEMBLE.

M. BONNEAU.

C'en est assez, que l'on finisse.

ÉLISA, JOSEPH, JOLIVET.

Il ordonne que l'on finisse,
Ici, c'est un point reconnu,
Il faut que chacun obéisse,
Car il est le maître absolu.

M. Bonneau rentre avec Elisa dans sa chambre.

SCENE XV.

JOSEPH, JOLIVET.

JOSEPH, à part. De c'te fois-ci, par exemple, je n'y comprends plus rien du tout.

JOLIVET, en colère. Me traiter de fou! il ne l'est pas lui!.. gaché! qui croit tout ce qu'on lui dit, tout ce qu'il lit, et qui ne sait pas que la plupart des nouvelles qu'on imprime dans les *journal*, c'est des choses faites à la main!

JOSEPH. Possible, mais avec tout ça, voyez-vous, moi je trouve qu'il n'a peut-être pas déjà si tort d'avoir peur.

JOLIVET. Peur? tais-toi donc, j'en ris dans ma barbe, de *sa peur* : est-ce qu'il faut, comme ça prendre feu pour un tas de fagots!

JOSEPH. Des fagots! des fagots!.. on dit qu'on est flambé tout de suite.

JOLIVET. Et t'as la *superpition* de donner aussi dans ces jongleries là?

JOSEPH. Ma foi, je ne sais plus trop qu'est-ce que j'en dois croire.... Malgré que vous faites l'esprit fort, vous pourriez ben encore vous mettre dedans; dans le temps, vous ne vouliez pas croire non plus à la comète; vous faisiez le gentil, le malin, aux dépens de la comète, et la comète vous a fait la queue, mou brave homme!

JOLIVET. Ça, j'en conviens, les comètes c'est au-dessus de mes connaissances; ça n'est pas à ma portée. (*A ce moment le mur de la fenêtre étant totalement achevé, la scène reste dans une obscurité complète.*) Ah! ils l'ont fait comme il l'a dit, nous v'là tout-à-fait emmurailés!

JOSEPH. C'te prétention! vouloir supprimer le soleil!.. enragés de limousins, va! moi qu'a toujours peur quand je suis sans lumière.

Comme il achève de parler, Roguin tombe dans la chambre par la porte de droite, dont le mur n'est pas encore entièrement monté, mais qui ne va pas tarder à l'être.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, **ROGUIN**, dans son premier costume, puis **M. BONNEAU** et **ÉLISA**, portant des flambeaux.

JOSEPH, effrayé et criant. Ah! ah! quéque c'est ça qui m'a tombé sur le dos!.. au secours! au secours!

M. BONNEAU, accourant avec *Élisa*. Pourquoi ces cris?.. que vois-je! **M. Roguin**!

JOSEPH et **JOLIVET**. D'où diable est-il sorti!

ROGUIN. Oui **M. Bonneau**, **Roguin**, qui ayant su la stupide résolution que vous avez prise, est entré ici de vive force, et par la dernière ouverture qui restait, afin de pouvoir du moins mourir avec celle qu'il aime.

M. BONNEAU. Ah mourir!.. j'espère bien au contraire...

ROGUIN, rapidement et avec emphase. Imprudent et bizarre homme! êtes-vous donc de ces gens qui croient qu'on ne peut pas vivre de l'air du temps? mais l'air est au contraire, le premier, le plus puissant véhicule de la nature!.. qu'est-ce qui réchauffe ou rafraîchit le corps, le sang, les plantes; entretient la

circulation, la végétation, l'équilibre? c'est l'air... qu'est-ce qui enfle les voiles d'un navire? c'est l'air... qu'est-ce qui distingue l'homme bien né, du goujat? c'est l'air... que faut-il à l'oiseau, au chanteur? c'est l'air, c'est toujours l'air... sans air, il faut que la lampe s'éteigne: or, vous tenez à vivre, et vous faites de votre chambre une espèce de machine pneumatique!.. quel air cela peut-il avoir?..

M. BONNEAU, avec effroi. Grand Dieu! je n'y avais pas songé; bonté divine, dans quel autre péril me suis-je mis!

Il est anéanti et se laisse tomber dans son fauteuil.

JOSEPH et JOLIVET, se jetant à genoux. Ah! ah! ah! c'est fait de nous!

ÉLISA, éclatant de rire. Ah! ah! ah!..

M. BONNEAU, vivement. Juste ciel!.. est-ce que le fou-rire s'en mêlerait aussi!

ÉLISA, riant toujours. Ah! ah! ah!..

M. BONNEAU, hors de lui. Quel affreuse complication! et avoir le remords de les entraîner tous dans mon malheur!

JOSEPH, piteusement. Et moi qui pendant vos absences, avait la chose de fouiller dans vos armoires, pour boire vot ratafia!

JOLIVET, de même. Et moi qu'à sur le cœur les propos que j'ai faits d' sus ce pauvre jeune homme!

ROGUIN et ÉLISA, ensemble. Comment c'était lui!..

M. BONNEAU, très vivement. Qu'entends-je!.. tu avais inventé... misérable! tu es bien heureux que je ne puisse pas te mettre à la porte... (*A Roguin et Élis.*) Mes pauvres enfans!

Air : *C'est fait.* (De Riquet à la Houpe.)

Je pouvais vous unir;
En tenant ma promesse,
J'aurais sauvé ma nièce,
Que je vais voir périr.
Hélas! à votre égard,
Ma faute est positive;
Mais le r'pentir arrive
Trop tard. (*ter.*)

ROGUIN, vivement et avec joie. Eh! allons donc, voilà ce que j'attendais!

M. BONNEAU, surpris. Que voulez-vous dire?

ROGUIN, rapidement. Que la lettre de votre sœur, l'article de votre journal, et tout ce qui s'est passé depuis ce matin, n'est qu'une plaisanterie de ma façon, pour me venger et vous amener où vous en voilà venu.

JOSEPH, à part. Je comprends, je comprends.

JOLIVET, de même. Ah! je respire!

M. BONNEAU. Ainsi ces maudits murs...

ROGUIN. Vont tomber aussi vite qu'ils ont été bâtis.

M. BONNEAU. Et cette maladie ?

ROGUIN, gaiement. N'est pas plus vraie que toutes celles que jusqu'ici, vous avez cru avoir.

M. BONNEAU. Oh ! quant à cela, mon cher !..

ROGUIN, de même. Soyez franc ; depuis qu'un danger plus pressant était venu vous occuper, avez-vous songé un seul instant à ce que vous appelez vos souffrances habituelles ?

M. BONNEAU. Je crois bien, je n'ai pas eu le temps...

ROGUIN. Et voilà justement ce qui prouve que j'ai raison ! reprenez vos anciennes habitudes, vivez comme tout le monde : le contentement chassera l'hypocondrie ; la meilleure tisane, c'est celle de champagne, et quand vous aurez adopté ce régime là, vous n'en voudrez plus d'autre, c'est moi qui vous le dis.

M. BONNEAU. Eh ! bien, corbleu ! je veux suivre votre ordonnance ; qu'est-ce que je risque, j'ai tant essayé de choses !.. au diable les drogues : vous serez mon médecin, et je commencerai le traitement au diner des fiançailles, que nous célébrerons aujourd'hui.

ÉLISA. Ah ! mon petit oncle, je suis doublement heureuse !

JOSEPH. A la bonne heure, v'là une finition que je comprends ; mais celle de tout à l'heure...

JOLIVET. Nigaud, tu ne voyais pas que c'était une frime ? eh ! ben, moi, mon opinion...

JOSEPH. Taisez-vous donc, vieux gosseur ! vous n'étiez pas plus rassuré que les autres : j'ai eu peur, vous avez eu peur...

M. BONNEAU. Nous avons tous eu peur... et fort heureusement nous en sommes quittes pour cela.

CHOEUR.

A tort, en général,
On s'épouvante,
On se tourmente ;
Et la peur au total,
Est souvent pire que le mal.

ÉLISA, au public.

Air : *Ah ! le joli droit du seigneur.*

Sûr de votre galanterie,
Pour conjurer un sort fatal,
C'est à moi que l'auteur confie
Le soin de son couplet final.
Faites donc qu'un bruit trop sonore
N'ajoute pas à sa frayeur ;
Et comme nous, qu'il puisse encore
En être quitte pour la peur.

REPRISE DU CHOEUR.

A tort en général, et

FIN.

20 JY 63